



**HAL**  
open science

# Analyse iconique et submorphologique du mode quasi-nominal espagnol (approche diachronique et synchronique)

Stéphane Pagès

► **To cite this version:**

Stéphane Pagès. Analyse iconique et submorphologique du mode quasi-nominal espagnol (approche diachronique et synchronique). *Iconicity in Language and Literature*, Philippe Monneret, May 2022, Paris Sorbonne Université, France. hal-03959160

**HAL Id: hal-03959160**

**<https://hal.science/hal-03959160>**

Submitted on 27 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Analyse iconique et submorphologique du mode quasi-nominal espagnol (approche diachronique et synchronique)**

**Stéphane Pagès, Aix-Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France**

### **Resumen (castellano):**

En el contexto del coloquio dedicado a la iconicidad y la motivación lingüística (París, 1 de junio del 2022, organizado por P. Monneret) , el objetivo de este estudio es proponer una lectura y un análisis submorfológico del llamado modo cuasinominal para la lengua española. El primer paso consistirá en presentar tal descripción, explicando y mostrando los fundamentos de tal enfoque; luego, se tratará de situarlo en relación con la compleja noción de iconicidad -en particular a la luz de la exégesis propuesta por Philippe Monneret- y, por último, desde un punto de vista diacrónico, se subrayará la particularidad del proceso analógico implicado en la formación de estos tres tiempos constitutivos de este modo no personal.

### **Résumé (français) :**

Dans le cadre du colloque consacré à l'iconicité et à la motivation linguistique (Paris, 1er juin 2022, organisé par P. Monneret), l'objectif de cette étude est de proposer une lecture et une analyse submorphologiques du mode dit quasi-nominal pour la langue espagnole. Il s'agira dans un premier temps d'exposer une telle description en expliquant et en montrant les fondements d'une telle approche ; il sera ensuite question d'essayer de la situer par rapport à la notion complexe d'iconicité – notamment à la lumière de l'exégèse qu'en a proposée Philippe Monneret – ; et dans une optique diachronique, il sera souligné enfin la particularité du processus analogique mis en œuvre dans la conformation de ces 3 temps constitutifs de ce mode non-personnel.

Comme l'a maintes fois déclaré Gustave Guillaume, la psychomécanique est une linguistique d'amont<sup>1</sup> ayant pour tâche d'expliquer et de comprendre, décrire ne suffisant pas. Par ailleurs, si la question de l'arbitraire et de la motivation du signe ne constitue pas la préoccupation centrale de G. Guillaume, en plaçant au premier plan la loi de « convenance expressive » entre le psychisme et la sémiologie, qui émaille grand nombre de ses écrits, sa théorie psychosystématique est riche d'enseignement et prend plutôt le parti de Cratyle contre Hermogène. En effet, « Du côté de la sémiologie, – déclare G. Guillaume – la loi régnante est celle, infiniment plus souple, de la suffisante convenance expressive. » (Guillaume 1997 : 339 [leçon du 29.04.48])

Il nous a ainsi semblé opportun d'essayer d'articuler la théorie psychomécanique avec celle de la submorphologie.

---

<sup>1</sup> « Les explications de la psychologie ressortissent à la linguistique d'aval, les explications de la psychomécanique à la linguistique d'amont. » (L. L. 1956-1957, Tome 5, p. 154)

La submorphologie postule l'iconicité du signe linguistique en s'appuyant sur les éléments/traits inférieurs au morphème pour tenter de mieux comprendre l'organisation, l'évolution ainsi que le fonctionnement des systèmes linguistiques. Or, l'optique retenue ici peut surprendre dans la mesure où le terme même de « morphème » est absent ou quasi absent sous la plume de G. Guillaume<sup>2</sup>. Il ne s'agit en fait que d'un leurre de surface car conjointement à la loi de « convenance expressive », G. Guillaume a accordé une importance de premier plan à « la puissance intégrative de la matière à la forme »<sup>3</sup>, qu'il considère comme « l'un des grands faits de l'histoire » tandis que sa linguistique d'amont s'est toujours intéressée à ce qui pouvait informer par le dedans et donc de l'intérieur ce que G. Guillaume appelle la substance-matière.

C'est donc sous l'angle submorphologique que l'on se propose de lire, décrire et analyser l'un des sous-systèmes que G. Guillaume appelle « quasi-nominal », dans son approche du système verbal.

L'originalité lumineuse de G. Guillaume est assurément d'avoir pensé le langage en le mettant directement en rapport avec le temps. Cette originalité est illustrée à travers la chronogénèse, opération de représentation de l'image-temps en construction, divisée en 3 systèmes ou chronothèses qui se développent le long de l'axe chronogénétique où prend place en position initiale ledit *mode quasi-nominal*, composé, pour le français, de l'infinitif, du participe en *-ant* et du participe passé<sup>4</sup>.

Quand on compare la description que livre G. Guillaume du mode quasi-nominal avec la structuration du signifiant de ces trois modes en espagnol, nettement marqués sémiologiquement, et ce, très tôt dans le temps, c'est-à-dire dès l'espagnol ancien (médiéval), on peut faire apparaître un exemple d'iconicité au niveau des (sub)morphèmes grammaticaux. C'est du moins l'hypothèse de ce travail.

Ainsi, l'image aspectuelle – car c'est bien d'aspect qu'il s'agit – associée à un infinitif est celle tout d'abord d'une action conçue comme virtuelle et/ou puissantielle. Pour reprendre

---

<sup>2</sup> Aucune occurrence de ce mot n'est en effet recensée dans le site qui est consacré à l'essentiel du fonds de G. Guillaume et qui permet une recherche dans les textes ; le site en question, créé en 2006, est : Base de données Gustave Guillaume v2.0 et l'adresse : <http://nlip.pcu.ac.kr/gustave/>

<sup>3</sup> « Le transport de la puissance intégrative de la matière à la forme est certainement l'un des grands faits de l'histoire – tout entière à écrire (et que les psychologues n'écriront qu'après et d'après les linguistes) – de la saisie de la pensée par elle-même. » (L. L. 1948-1949, Tome 2, p. 56)

<sup>4</sup> C'est dans la série des conférences de l'année 1945-1946 A que G. Guillaume développe la chronothèse initiale après avoir exposé dans les deux précédents volumes la chronothèse finale (le mode indicatif) et la chronothèse médiane (le mode subjonctif).

les termes de G. Guillaume, la vision qu'emporte avec soi un infinitif « [...] éveille dans l'esprit l'image d'un procès appartenant tout entier à un accomplissement qui ne se résout pas, qui refuse de se résoudre, si peu que ce soit, en accompli »<sup>5</sup>.

Or, si on décrit le submorphème d'infinitif chargé d'exprimer en espagnol cet accomplissement avorté/qui n'aboutit pas, il s'agit – abstraction faite des trois voyelles thématiques, *-ar*, *-er*, *-ir* – systématiquement d'un seul phonème qui a la congruence de sa stabilité dans le temps puisqu'il est tout droit issu du latin. Concrètement, il s'agit d'un son vibrant apico-alvéolaire qui tient lieu d'archiphonème en position implosive (finale) – comme c'est le cas pour les infinitifs – puisqu'il peut se réaliser soit à travers une vibrante simple ([r]), soit une vibrante longue ([r]). Quoi qu'il en soit, cet « accomplissement qui ne se résout pas » dont parle G. Guillaume à propos de l'infinitif se matérialise, en termes de temps opératif et de description phonétique, à travers un geste articulatoire où le passage et l'émission de l'air sont entravés par intermittence par la langue qui vient toucher les alvéoles puis s'écarte légèrement pour le laisser passer avant de revenir à sa position initiale. Concrètement, l'inaccomplissement ou l'agentivité puissantielle prend donc corps dans un geste articulatoire caractérisé par un mouvement cyclique de la langue – organe central de la phonation pour l'articulation de ce son – à raison de 5/6 cycles par seconde en termes de fréquence pour la vibrante simple<sup>6</sup> et de l'ordre de 30 cycles par seconde<sup>7</sup>, pour la vibrante longue (également dite multiple) – selon une élocution emphatique. Voici d'ailleurs comment T. Navarro Tomás et Tobías Corredera décrivent ce son d'un point de vue purement physiologique :

[...] en el mismo instante en que la punta de la lengua toca los alveolos, es empujada con fuerza hacia fuera por la corriente espiratoria; rápidamente su propia elasticidad le hace volver al punto de contacto; pero de nuevo es empujada hacia fuera con igual impulso, repitiéndose varias veces este mismo movimiento.<sup>8</sup> (Navarro Tomás 1918, § 116 : 122)

La punta de la lengua se apoya con cierta fuerza en la protuberancia alveolar de los incisivos superiores [...]. Cuando se pronuncia, la punta hace presión sobre la protuberancia alveolar, pero su resistencia es vencida por la presión del aire, permitiendo el pasaje de parte de éste. Cuando parte del aire acumulado en la boca ha salido, la resistencia lingual es superior a la presión del aire, y la lengua vuelve a la posición primitiva. Como no hay abertura, éste se acumula nuevamente, aumentando al mismo tiempo

---

<sup>5</sup> Guillaume, 1964, réédition 1969, p. 188. Texte disponible en ligne : [http://ctlf.ens-lyon.fr/t\\_texte.asp?t=268](http://ctlf.ens-lyon.fr/t_texte.asp?t=268)

<sup>6</sup> Articulation la plus fréquente ou la plus neutre.

<sup>7</sup> Selon Catford (1977 : 130).

<sup>8</sup> « [...] dès que la pointe de la langue touche les alvéoles, elle est poussée avec force vers l'extérieur par le courant expiratoire ; rapidement, sa propre élasticité la fait revenir au point de contact ; mais elle est à nouveau poussée vers l'extérieur par la même impulsion, et ce même mouvement se répète plusieurs fois. » (Nous traduisons)

su presión, volviendo a vencer la resistencia lingual. El movimiento se repite con gran rapidez.<sup>9</sup> (Corredera 1949 : 129)

On le voit, l'image d'un événement exprimé à l'infinitif est associée, en espagnol, à une articulation caractérisée par la discontinuité puisque l'émission du son est constamment interrompue ; une rupture dans la continuité<sup>10</sup> qui lui confère sans doute une aptitude, et rien qu'une aptitude, à exprimer le caractère potentiel et virtuel de ce type de procès.

Une telle discontinuité permet d'ailleurs de concevoir l'infinitif légèrement différemment de G. Guillaume (notamment par rapport à la notion d'achèvement et d'inachèvement), puisque la langue espagnole ne l'exploite pas, par exemple, de la même manière et n'en fait pas le même usage que le français (voir infra)<sup>11</sup>.

Ainsi, en espagnol, outre le fait que l'infinitif peut bien sûr exprimer le virtuel (*me gustaría vivir contigo*), l'usage montre qu'il a également la capacité d'exprimer un procès<sup>12</sup> :

-en cours : *¿Qué haces? — Lavarme, mujer.* (A. María de Lera) ; *Ella estaba agachada y se volvió para mirarle. — Ya lo ves. Trabajar.* (J. Goytisolo)

-en partie accompli : *A medio asar. A medio vestir.* Exemples glosés comme suit par le dictionnaire de la RAE concernant la construction « a medio + infinitif » (où l'adjectif *medio* fonctionne comme adverbe), « No del todo, no enteramente, no por completo », définition assortie d'autres exemples donnés comme synonymes et constitués précisément d'un participe passé, *Medio asado. Medio vestido.*

<sup>9</sup> « La pointe de la langue s'appuie avec une certaine force sur la zone protubérante alvéolaire des incisives supérieures [...]. Lors de l'articulation, la pointe appuie sur cette zone mais sa résistance cède sous la pression de l'air, ce qui permet à une partie de passer. Lorsqu'une partie de l'air accumulé dans la bouche s'est échappée, la résistance de la langue est supérieure à la pression de l'air, et la langue revient à sa position initiale. Comme il n'y a pas d'ouverture, l'air s'accumule à nouveau, augmentant en même temps sa pression et surmontant à nouveau la résistance linguale. Le mouvement est répété très rapidement. » (Nous traduisons)

<sup>10</sup> Pour une lecture complémentaire et légèrement différente de la valeur de ce submorphème et de son statut au sein du système d'instructions contrastives du mode quasi-nominal, on pourra lire l'étude de Mary C. Lavissière (2022) ainsi que celles de D. Bottineau (notamment 2012) qui propose la répartition suivante des unités submorphémiques :

	<b>prospection</b>	<b>inspection</b>	<b>rétrospection</b>
Verbes	-r	-nd-	-d-

<sup>11</sup> Ce qui en soit n'a rien d'étonnant et peut expliquer le statut différent du -r terminal en français, d'une part, parce que leur sémiologie est différente et d'autre part, parce que chaque langue a tendance à sélectionner et rendre saillant certains traits plutôt que d'autres ce qui fonde leur différence. La différence essentielle entre l'espagnol et le français étant que dans cette dernière langue, le -r terminal n'est pas toujours articulé à la différence du castillan où il n'est jamais muet. Ce point pose le problème de l'écart entre l'écrit et l'oral. Pour le statut du R français, on pourra se reporter aux études de O. Soutet (2016) et D. Roulland (2015).

<sup>12</sup> Voir sur ce point l'article de J. C. Chevalier (1969) auquel sont empruntés, sauf précision contraire, les exemples cités.

-mais aussi un procès entièrement révolu : *Miguel reaccionó bruscamente* : — ¿Y qué es lo que ha hecho mi padre? — Toma, pues **firmar** ese dichoso informe para el crédito. (A. M. de Lera) ; *Después de dar varias vueltas por el Miradero y los altos del Alcázar, fueron a cenar.* » (B. Pérez Galdós, *Ángel Guerra*, Col. Austral, p. 206.)

« [...] autant de conditions d'emploi dans lesquelles l'infinitif français se récusé. » déclare J.-C. Chevalier (Chevalier 1969 : 142) qui, dans son article, conclut et postule que l'infinitif espagnol est exclusivement fait d'antivirtualité (p. 171) tandis que l'infinitif français serait exclusivement constitué de virtualité.

Si on poursuit l'axe chronogénétique, après l'infinitif, caractérisé par une rupture dans/de la continuité, prend place ensuite, en espagnol, le gérondif qui exprime une action en cours (également) constituée d'une part d'accompli et d'inaccompli<sup>13</sup>. Et le marqueur de cette seconde chronothèse est le groupe consonantico-vocalique *-ndo*, submorphème qui informe, sans exception, aussi bien les formes régulières (*cantando, comiendo, viviendo*) qu'irrégulières (*pudiendo, muriendo, fluyendo...*). Or, si l'on décrit la structure qui traduit en langue cette image verbale, faite d'une parcelle d'accompli et d'inaccompli, l'analyse permet de dégager des éléments formels constitutifs, significatifs dans leur physisme même et leur ordre d'apparition, d'un rapport iconique entre les deux faces du signe linguistique.

On peut en effet tout d'abord observer que cette chronothèse associée à l'image d'un procès certes en cours mais aussi, pourvue d'une part d'accompli, possède un signifiant où est précisément inscrit le marqueur du troisième mode : soit le morphème *-do*, du participe passé qui exprime le révolu. Ce qui fait dire à C. Fortineau – auteure d'une thèse sur le gérondif espagnol – que le gérondif exprime « une endochronie engagée mais non achevée » (2006 : 44) tandis que le participe passé dit une « endochronie engagée et achevée » (2006 : 44). Une cohérence systémique au niveau du mode quasi nominal qui l'amène à ramener la tripartition guillaumienne à une structuration submorphémique binaire, avec la vibrante *-R*, pour l'endochronie virtuelle impliquée par l'infinitif et *-DO* ayant la capacité d'exprimer soit

---

<sup>13</sup> Son pendant en français est grosso modo *le participe* en *-ant*, « perçu – selon G. Guillaume – à la fois en incidence et en décadence » puisque lui est attachée l'image, « l'impression [...] d'un procès en partie accompli, si peu que ce soit, et pour le reste en accomplissement dans la perspective [...] ». « La représentation du temps dans la langue française », *op. cit.* Par rapport au latin, en espagnol, le participe présent n'a pas gardé d'issues au niveau du système verbal ; configuré et marqué à l'instar du gérondif avec une nasale et une occlusion (soit le submorphème *-nte*), il n'en reste plus que des traces au niveau du nom (*estudiante*), de l'adjectif (*chocante*), des prépositions (*durante*) ou locutions adverbiales (*no obstante*).

une endochronie engagée, quand il est précédé de la nasale N (soit le groupe -NDO), ou bien une endochronie engagée et achevée à travers la grappe morphémique -DO.

Par ailleurs, on l'a vu, le gérondif articule un aspect duratif (une valeur temporelle de continuité) avec une parcelle d'accompli, comme le résume très bien Pottier *et alii* (2006 : 188) qui déclare à son égard qu'il « dit la même action en son cours : une part (même minime) est accomplie, le reste est à faire »<sup>14</sup>.

Or, là encore, si l'on prête attention au geste articulatoire auquel est associé le submorphème du gérondif (-ndo), on peut observer qu'il se traduit en langue d'abord par une continuité, marquée par le trait nasal, puis par une occlusion, exprimée à travers le trait de fermeture. En effet, tout d'abord, les nasales sont proches des occlusives, de par la nécessaire fermeture orale ; toutefois, comme la sortie de l'air se divise en deux cavités, les nasales sont de manière concomitantes, d'une part, occlusives dans la cavité orale mais continues d'autre part, dans la cavité nasale ce qui les rapproche d'une certaine manière des « aproximantes » sur le plan acoustique puisque dans le nez, il n'y a nul obstacle ni tension qui puissent produire une turbulence de l'air émis. Concrètement, lors de l'articulation nasale, le voile du palais se détache de la paroi pharyngale et s'abaisse vers le dos de la langue, ce qui permet le passage libre de l'air par les fosses nasales, articulation continue qui finit par rencontrer ensuite une occlusion et fermeture complète au niveau du conduit buccal avec l'articulation de la dentale (mais aussi la voyelle vélaire). Le dénominateur de ces deux articulations est bien celui d'une continuité puisque même dans le cas des occlusives, si la phase où se produit le bruit de la consonne ne saurait être prolongée, leur mode articulatoire est malgré tout caractérisé par une certaine durée, certes brève, qui explique d'ailleurs pourquoi elles sont parfois appelées « momentanées »<sup>15</sup>. Le signifiant phonique complexe du gérondif exprime donc de manière transparente, la valeur hybride associée à ce mode, constitué, aspectuellement, d'une part d'inaccompli et d'accompli.

On peut observer enfin que la dernière chronothèse de l'axe chronogénétique, le participe passé, est débarrassée de la nasale [n], marqueur iconique de la continuité inhérente à l'endochronie du gérondif. Pour traduire et exprimer cette valeur aspectuelle d'achèvement, ce mode se caractérise précisément par le trait occlusif de fermeture. Et ce, qu'il s'agisse des

---

<sup>14</sup> Un point de vue partagé par Coseriu (1996 : 133) : « en lo que concierne el segundo miembro, el gerundio, éste significa una acción considerada en su curso, una acción que en parte está realizada y en parte está por realizarse ».

<sup>15</sup> Concrètement, si la phase de fermeture complète est bien le trait constant des occlusives, elles comprennent d'ordinaire 3 phases : la mise en place des organes (la catastase), une tension plus ou moins prolongée des muscles (la tenue) et enfin le déplacement des organes (la métastase).

formes régulières, construites à partir d'une voyelle thématique puis de l'occlusive dentale sonore [d] (-*ado*, -*ido*), ou des formes irrégulières marquées par une occlusive dentale sourde [t] (*escrito*, *roto*, *abierto*, *muerto*, *visto*, *vuelto*, *puesto*, *cubierto*...) ou bien par un son affriqué [tʃ] (*dicho*, *hecho*, *satisfecho*), également constitué d'un début occlusif (et d'une fin fricative).

A la lumière de la description phonétique des morphèmes grammaticaux, dans le sillage de la transposition linguistique que Jakobson (1965) a pu proposer du concept d'iconicité de Pierce, il nous semble qu'on peut ainsi dégager un rapport de nature analogique entre la gestuelle articulaire des trois submorphèmes du mode quasi nominal espagnol et le signifié de langue auquel ils sont associés. En effet, c'est à travers un raisonnement par analogie qu'on a inféré et conceptualisé la catégorie du mode quasi nominal sur la base d'une relation de similarité (identité) entre les qualités phonético-articulatoires de sons institués en morphèmes et les valeurs sémantiques auxquelles ils sont associés.

On voit donc que l'analogie est au cœur de la démarche, de l'analyse et de la structuration du signe.

Or, en l'espèce, il n'y a rien d'étonnant à ce que le mécanisme analogique participe de la structuration du signe (linguistique), d'une part, parce que « [...] l'analogie a une portée génératrice »<sup>16</sup> selon A. Jacob et d'autre part, parce que si l'on jette un regard rétrospectif et diachronique, on peut observer que, sous diverses formes (simplification, unification des paradigmes, assimilations...), ce processus de mise en correspondance a traversé et infléchi l'histoire de ces 3 temps du mode quasi-nominal.

Ainsi, pour l'infinitif, si, par rapport au latin, la vibrante alvéolaire [r] a été un marqueur stable pour l'espagnol<sup>17</sup> tout au long de l'évolution de la langue, il est intéressant de faire état d'exemples d'assimilation régressive en contact, attestés et bien connus, qui ont modifié, dans des contextes particuliers, la morphologie de ce mode pour y introduire un trait articulaire continu – propre, on l'a vu, au gérondif.

Ces premiers cas concernent tout d'abord, pour l'espagnol ancien et classique, le [r] désinentiel de l'infinitif qui pouvait s'assimiler à la liquide subséquente [l] du fait d'un

---

<sup>16</sup> André JACOB, *Temps et Langage*, Paris, Armand Colin, 1967, p. 188. « Plus profondément, l'analogie a une portée génératrice, si, comme le rappelait L. Rougier à la Société française de cybernétique, le 12 décembre 1964, dans une communication sur « Comment l'ordre peut – il surgir du désordre ? ».

<sup>17</sup> Voir prononciation du r en latin.



pronom complément clitique postposé dans le cas d'une syntaxe enclitique (*cantallo, cantallas, comello...* au lieu de *cantarlo, cantrlas, comerlo*). De telles formes sont fréquentes jusqu'au XVII<sup>ème</sup> siècle mais tombent en désuétude au cours du XVIII<sup>ème</sup> siècle au profit des formes analytiques (*cantarlo, cantarlas, comerlo...*) qui ont fini par réhabiliter et conserver la vibrante alvéolaire, soit le *-r* désinentiel. L'autre exemple d'assimilation médiévale est celui où le morphème [r] de l'infinitif s'assimilait à la fricative alvéolaire [s] du pronom complément réfléchi *se* également dans le cas d'une construction enclitique (*tornasse* pour *tornarse*) ; une syntaxe qui ne survivra pas au Siècle d'Or.

Ce rapide éclairage diachronique fait ainsi apparaître que, au cours de son histoire, la langue castillane a opéré, ponctuellement, des modifications sporadiques relevant de l'analogie au niveau de la morphologie infinitive où a toujours été présent le trait d'une continuité articulatoire (qu'il s'agisse de la liquide [l] ou de la fricative [s]). Néanmoins, de telles innovations ont été sans lendemain et ont décliné peut-être parce que la vibrante était plus congruente au signifié de langue de cette forme qui livre précisément l'image d'un processus virtuel, « qui ne se résout pas », associé à une rupture dans la continuité – d'où le fait qu'ait été conservé et retenu le trait articulatoire consistant à interrompre par un obstacle (la langue) l'air émis à travers un cycle plus ou moins long d'intermittence.

Concernant le gérondif, si le submorphème *-ndo* a été parfaitement stable tout au long de l'évolution de la langue, avec une forme étymologique issue de l'ablatif latin (construit à partir d'un thème d'*infectum*), là encore on peut faire état d'une innovation morphologique certes éphémère (de quelques siècles) qui permet néanmoins de mettre en exergue la part d'accompli à laquelle est associé le gérondif qui, en exprimant une action en cours, est de fait constitué d'une succession de parcelles d'accompli (traduit en langue par une occlusion)<sup>18</sup> et d'inaccompli (iconiquement sémiotisé à travers le trait nasal). Cette innovation morphologique est celle d'un gérondif **analogique**, forme affine du *perfectum*, forgée sur le radical du prétérit (soit un radical issu du *perfectum*), qui a coexisté avec le gérondif étymologique et qui était sémantiquement marquée car plus rare que la première. De telles formes hybrides, combinant un radical de *perfectum* avec une désinence gérondive ont eu cours sur une période allant du XIII<sup>ème</sup> au premier quart du XVII<sup>ème</sup> siècle et sur une zone géographique recouvrant l'Aragon, la Navarre, le Pays basque, la Castille. On pouvait ainsi

---

<sup>18</sup> Répondre à l'objection concernant l'imparfait avec l'occlusive bilabiale B ; le gérondif fait système *entre* l'inf et le part passé, comme forme intermédiaire.

aussi bien trouver les gérondifs étymologiques *queriendo*, *estando* aux côtés des formes étymologiques, *quiesiendo*, *estoviendo*<sup>19</sup>. Pour expliquer qu'ils n'aient pas survécu C. Fortineau met en avant « le caractère extrêmement marginal [...] de cette innovation » qui « n'a jamais concerné que les variantes septentrionales du castillan et ne s'est donc pas imposée à l'ensemble des locuteurs » (2010 : 25). On peut également émettre comme autre hypothèse le fait qu'un tel alliage (sub)morphologique n'était guère congruent avec ce que dit intrinsèquement un gérondif (un procès en cours de réalisation et non une action achevée) et qu'ainsi ces formes analogiques étaient porteuses comme d'une contradiction interne (c'est-à-dire qu'elles étaient trop marquées sémiologiquement ce qui a pu peut-être expliquer le déclin de telles formes).

Pour ce qui est du participe passé enfin, on l'a vu, le marqueur submorphémique correspond à celui du gérondif allégé de la nasale ; c'est-à-dire que ne demeure que l'occlusion suivie de la voyelle vélaire médiane *-do* de sorte que l'image livrée est celle d'une endochronie achevée, débarrassée de l'engagement propre au gérondif. Or, là encore, un regard rétrospectif et diachronique fait apparaître que, outre le fait que ce dernier mode a également subi l'influence de la force analogique (dans le sens d'une réduction et unification des paradigmes au profit des formes faibles), par rapport aux désinences héréditaires latines informant le participe passé (*-tus*, *-ta*, *-tum* ; *-sus*, *-sa*, *-sum*), après une grande variété de formes en espagnol ancien dont certaines ont disparu, l'évolution de la langue espagnole a fini par faire du trait occlusif le marqueur submorphémique de ce mode verbal – qui peut avoir des variantes allomorphes [d], [t], [ʔ]<sup>20</sup> –, réservant le trait fricatif – avec la fricative alvéolaire sourde [s] – aux formes sorties du système verbal et cantonnées à la fonction d'adjectif (*indefenso*, *tenso*, *preso*, *raso*...). Bref, force est d'observer qu'après de multiples tentatives sémiologiques, pour traduire en langue l'image d'un événement achevé, c'est le trait de fermeture qui a finalement été retenu jusqu'à présent. De par l'analogie décelable entre le plan physique et le plan psychique, le fait de discours et le fait de pensée accusent donc leur congruence et ainsi, « On surprend là – pour citer G. Guillaume – [...] la loi qui fait reposer la construction des langues sur la recherche ininterrompue d'une congruence de plus en plus marquée – et dont la marque ne sera jamais excessive – entre le fait de parole et le fait de pensée » (Guillaume 1945 : 31).

---

<sup>19</sup> On peut trouver une liste plus complète des formes attestées dans l'étude de C. Fortineau (2010).

<sup>20</sup> Voici quelques exemples de formes régulières et irrégulières, que peut proposer le participe passé espagnol : *amado*, *vivido*, *abierto*, *muerto*, *dicho*, *satisfecho*...

Reste à affiner, pour terminer, la nature de ce processus analogique par rapport à l'iconicité, et à souligner enfin, en l'espèce, la spécificité d'un tel mécanisme pour le système espagnol.

Si Haiman considère l'iconicité diagrammatique (ou relationnelle) comme la structure majeure, dans son exégèse de cette notion chez les auteurs faisant référence en la matière (Pierce, Fischer), Philippe Monneret fait de l'iconicité d'image le type le plus spécifique de l'iconicité linguistique dès lors qu'elle fait intervenir une forme d'analogie impliquant les propriétés intrinsèques des signifiants. Et il estime par ailleurs que ce qui distingue l'image du diagramme ne repose pas sur la nature de la différence qui oppose une similarité relationnelle et une similarité non-relationnelle. Il définit l'iconicité d'image « [...] comme une analogie impliquant des qualités, c'est-à-dire les propriétés intrinsèques des signifiants (acoustiques ou articulatoires dans le cas du signifiant oral ; visuelles ou gestuelles dans le cas du signifiant graphique et des langues des signes). » (Monneret 2014 : 63)

Dans ces conditions, on comprendra que l'on situe plutôt l'analyse submorphologique ou phonologique du mode quasi-nominal proposée ici dans le cadre de l'iconicité d'image ; la description a en effet permis de dégager une structure relationnelle commune entre la source, en l'occurrence, des sons pris comme événements sensori-moteurs (soit des sous-morphèmes) et la cible, en l'occurrence, la structure/le système/la catégorie porté(e) par ces sons submorphémiques avec une mise en correspondance biunivoque – P. Monneret parle d'alignement – de certains de ces éléments constitutifs et de leurs relations. Dit autrement, les signifiants semblent directement impliqués dans une relation de similarité avec le signifié auquel ils sont associés. Et ce lien de causalité montre par ailleurs le caractère autant artificiel que ténu de la dichotomie phonétique / phonologie car si les sons sont certes envisagés à travers leurs caractéristiques phonético-articulatoires, c'est bien leur représentation qui est à la base du processus analogique et de cette iconicité d'image comme principe structurant l'organisation du mode quasi-nominal.

Pour conclure, on soulignera la particularité de cette iconicité d'image, iconicité interne qui met en jeu la relation signifiant / signifié.

Dans son approche diachronique du concept d'iconicité, Thomas Verjans<sup>21</sup> fait observer que la tendance est plutôt de mettre en évidence un accroissement de l'iconicité alors que de nombreux travaux menés sur le sujet ont montré dans l'évolution des langues une tendance contraire qui consistait à les éloigner d'une iconicité première. Or, par rapport à l'analyse proposée ici, qui a tenté de montrer le caractère iconique, dans sa matérialité, du mode quasi-nominal en espagnol (dans le rapport signifiant / signifié)<sup>22</sup>, on peut observer que la force analogique n'est pas tant allée dans le sens d'un renforcement de l'iconicité mais a plutôt œuvré au profit d'une stabilité et du maintien de signes iconiques. Dit autrement, si l'analogie est assurément centrale dans la cognition humaine, elle l'est aussi, on le sait, dans l'élaboration et la mise en forme de systèmes linguistiques ; et à mi-chemin entre ces deux tendances contraires (accroissement de l'iconicité ou éloignement d'une iconicité première), l'iconicité peut aussi simplement agir, à un niveau inconscient, comme moteur de régularisation diachronique des signifiants, c'est-à-dire comme force génératrice de stabilité à l'égard de formes jugées congruentes par la masse parlante. Cela montre que la langue peut, même au niveau grammatical, construire des signes de manière iconique et que l'iconicité a bien partie liée avec la question du sens et la stabilité de la langue. Or, comme le rappelle A. Jacob : « Ce ne serait donc pas le stable comme tel qui comporte le sens, mais la stabilisation. »<sup>23</sup>

## BIBLIOGRAPHIE

Bottineau, Didier, « Submorphologie et processus aspectuels en morphologie grammaticale de l'espagnol », in G. Luquet (éd.) *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles. Théorie et applications*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2012, p. 37-56.

Catford, J. C., *Fundamental problems in Phonetics*, Edimbourg, Edinburgh University Press, 1977.

Chevalier, Jean-Claude, « Remarques comparées sur l'infinitif espagnol et l'infinitif français », *Bulletin Hispanique*, tome 71, n°1- 2, 1969, p. 140-173.

Corredera Sánchez, Tobías, *Defectos en la dicción infantil*, Buenos Aires, Kapelusz, [1949] 1973.

---

<sup>21</sup> Thomas Verjans, « Diachronie, analogie et iconicité : vers un principe d'adaptation sémiologique », *Le Français Moderne - Revue de linguistique Française*, CILF (conseil international de la langue française), 2014, 1, p.104-130.

<sup>22</sup> Et non entre le signe et l'objet.

<sup>23</sup> André Jacob, *Temps et Langage*, Paris, Armand Colin, 1967, p. 193.

Coseriu, Eugenio, *El sistema verbal románico*, traduit de l'allemand par C. Opazo Velázquez, México, Siglo Veintiuno editores.

Fortineau, Chrystelle, « Une curiosité morphologique du verbe en espagnol médiéval : les gérondifs construits sur un radical de prétérit irrégulier » in *Morphologie et syntaxe de l'espagnol*, Gilles Luquet (éd.), Presses Sorbonne Nouvelle, 2010, p. 13-31.

Fortineau, Chrystelle, « *En* + gérondif : un signifiant complexe pour un représenté complexe », in Gilles Luquet (éd.), *Le signifié de langue en espagnol : méthodes d'approche*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 39-60.

Fortineau-Brémond, Chrystelle, *Le gérondif espagnol (éléments de syntaxe et de sémantique)*, Presses Universitaires du Septentrion, 1999.

Guillaume, Gustave, *La correspondance scientifique de Gustave Guillaume à Michel Lejeune, Gérard Moignet et Bernard Pottier, Juillet 1948-Février 1960*, éditée par M. Malengreau, Presses Universitaires du Septentrion, 1995.

Guillaume, Gustave, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1945-1946 (série A). Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (IV) Volume 7*, édité par Roch Valin, Walter H. Hirtle, André Joly, Presses Universitaires du Septentrion, 1987.

Guillaume, Gustave, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume (1956-1957). Systèmes linguistiques et successivité historique des systèmes II*, édité par Walter H. Hirtle, André Joly, Roch Valin, Presses Universitaires du Septentrion, Vol. 5, 1982.

Guillaume, Gustave, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume (1948-1949). Psycho-systématique du langage. Principes, méthodes et application I*, Presses de l'université de Laval, 1971.

Guillaume, Gustave, « La représentation du temps dans la langue française », in *Langage et science du langage*, Roch Valin (éd.), [1951], Paris, A.-G. Nizet, Québec, Presses de l'université Laval, 4e éd., p. 184-192, 1994.

Guillaume, Gustave, *L'architecture du temps dans les langues classiques*, Paris, Champion, 1945.

Haiman, John, « The iconicity of grammar : isomorphism and motivation », *Language* 56/3, 1980, p. 515-540.

Jakobson, Roman, « À la recherche de l'essence du langage », *Diogène* 51, 1965, p. 22-38.

Jacob, André, *Temps et Langage*, Paris, Armand Colin, 1967.

Lavissière, Mary C., « Le futur du dialogue : le submorphème *-r-* dans la poésie dialoguante du *Cancionero de Baena* », in *Approches submorphémiques de l'espagnol (pour une poésie du signifiant)*, sous la direction de Federico Bravo, Presses universitaires de Rennes, 2022, p. 231-255.

Martínez Celdrán, Eugenio & Fernández Planas, Ana M., *Manual de fonética española (articulaciones y sonidos del español)*, Barcelona, Ariel (2<sup>ème</sup> éd.), 2013.

Monneret, Philippe, L'iconicité comme problème analogique, in *Le Français Moderne – Revue de linguistique Française*, CILF (conseil international de la langue française), 1, 2014, p. 46-77.

Navarro Tomás, Tomás, *Manual de pronunciación española*, Madrid, CSIC, [1918] 1977.

Nobile, Luca (coord.), Formes de l'iconicité en langue française. Vers une linguistique analogique, in *Le français moderne – Revue de linguistique française*, CILF (conseil international de la langue française), 82<sup>ème</sup> année, n°1, 2014.

Pottier, B. et al., *Grammaire explicative de l'espagnol*, Paris, Armand Colin [3<sup>ème</sup> édition], 2006.

Roulland Daniel, « Quel statut systémique pour le R de l'infinifitif français ? », communication présentée à *Saisie 2*, université Sorbonne-Nouvelle, Paris 3, 26 mars 2015.

Soutet, Olivier, « Le R français entre phonétique, morphologie, et psychosémiologie », *Language design : journal of theoretical and experimental linguistics, Special Issue*, 2016, p. 277-291.

Verjans, Thomas, « Diachronie, analogie et iconicité : vers un principe d'adaptation sémiologique », in *Le Français Moderne – Revue de linguistique Française*, CILF (conseil international de la langue française), 1, 2014, p.104-130.